

POUR LE III. DIMANCHE

APRÈS PAQUES.

Sur les peines de cette vie.

Plorabit is & flebit is vos. *Vous pleurerez & vous gémirez.* S. Jean, chap. 16.

VOILA, mes chers Paroissiens, ce que le monde ne veut point entendre, & ce qui lui inspire tant d'aversion pour la morale de l'Evangile. Mais si l'homme est né pour souffrir, si les peines de cette vie sont inséparables de notre nature, au moins dans l'état où nous la voyons présentement; il y a donc de l'injustice, il n'y a pas de raison, il y a de l'ingratitude à trouver mauvais que Jésus-Christ annonce l'affliction & les pleurs. Quand il ne les auroit pas annoncées, nous n'aurions pas moins à souffrir. Et bien loin que nous ayons à nous plaindre de Jésus-Christ sur cet article de sa morale, nous avons au contraire mille actions de grâces à lui rendre, de ce que la croix sur laquelle nous sommes nécessairement attachés, est devenue par le mérite de la sienne, l'instrument de notre salut; de ce que par un effet de son infinie sagesse, cette

voie de douleurs & d'affliction par où nous sommes forcés de marcher , est devenue le chemin qui conduit au bonheur suprême. Des maux inévitables produisent le plus grand de tous les biens , les épines qui nous piquent de toutes parts , sont devenues la matière d'une couronne immortelle ; c'est en quoi la doctrine de Jésus-Christ est principalement admirable , & singulièrement consolante. Ne nous plaignons donc plus de ce qu'il prêche les afflictions. Elles sont comme l'appanage de notre nature ; elles sont utiles & nécessaires à tous les hommes ; elles sont aux yeux de la foi , non-seulement indispensables , mais précieuses au point que le vrai Chrétien les craint bien moins qu'il ne les desire.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

DEPUIS le moment de sa naissance , jusqu'à celui de sa mort , l'homme est rempli , environné de toute sorte de misères. Peines de corps , afflictions d'esprit ; peines communes , afflictions personnelles ; peines qui lui viennent de la part d'autrui , peines qu'il se fait lui-même. Il ne vient au monde que pour souffrir , pour être déchiré par les épines qui naissent continuellement sous ses pas , & dont toute la terre est couverte.

A combien de maladies n'est-il pas sujet ? A combien de danger sa vie n'est-elle pas

pas exposée ? Combien d'accidens ne troublent-ils pas son repos ? il n'est aucun de ses membres , aucune partie dans son corps qui ne puisse lui occasionner les douleurs les plus aiguës. Parmi les êtres qui l'environnent , il n'en est pas un seul qui ne puisse devenir la cause de son affliction. Les choses dont il peut le moins se passer , lui sont quelquefois les plus nuisibles ; & dans ce qui est absolument nécessaire pour la conservation de sa vie , il n'y a rien qui ne puisse le faire souffrir & la lui rendre désagréable.

L'exemption des infirmités & des misères humaines , est un privilège qui ne s'achète point, qui ne s'acquiert point, qui n'est donné à personne. Elles ont les grandes & petites entrées dans le palais des Rois , aussi bien que dans la chaumière du pauvre. Elles ne respectent ni les richesses, ni la grandeur , ni la puissance , ni la force. Les humiliations naissent dans le sein de la gloire , & la douleur du sein même des plaisirs. Les noirs chagrins voltigent autour de la joie la plus vive , & les maladies cruelles menacent la plus brillante santé. Il y a dans la main du Seigneur , dit le Prophète , un calice de vin mêlé d'amertume , dont il abreuve tous les pécheurs de la terre : *Calix in manu Domini , vini meri plenus mixto . . . bibent omnes peccatores terra*. Allez où il vous plaira ; vous rencontrerez par-tout cette

2. Dom. Tome II.

S

main & ce calice. L'amertume, l'affliction viennent toujours se mêler à ce qu'il y a de plus doux & de plus agréable dans ce monde. Choisissez de tous les états, celui qui vous semble le moins pénible, & de toutes les positions, celle que vous croyez être la meilleure, vous y trouverez des croix, & de quelque côté que vous vous tourniez, vous sentirez des épines.

Rien de plus juste que la réflexion de saint Augustin. Il compare l'homme à un malade qui se tourne & se retourne dans son lit, sans pouvoir trouver une bonne place. Tantôt il se couche sur le dos, tantôt sur le ventre; maintenant sur le côté droit, ensuite sur le côté gauche; il ne se trouve bien nulle part. S'il lui arrive de se sentir un peu mieux, ce mieux ne dure qu'un instant; l'inquiétude & la douleur recommencent bientôt, & l'instant d'après il se plaint encore. Tel est notre vie : les efforts que nous faisons pour nous délivrer d'une croix, nous en font rencontrer une autre. L'affliction nous suit comme notre ombre; si elle disparoît quelquefois, ce n'est que pour mieux nous surprendre : elle fond sur nous tout-à-coup au moment où nous l'attendons le moins, & nous n'y sommes que plus sensibles.

Ce pays-ci me déplaît, je m'y ennuie; je suis forcé d'y vivre & d'avoir affaire avec des gens dont le caractère ne me va point :

j'y ai des envieux & des ennemis. Tout cela m'est à charge. Si j'habitois tel & tel pays , je n'aurois point à souffrir ce que je souffre. C'est-là ce qui vous trompe , mon cher Enfant : vous trouverez par-tout à peu près ce qui vous fait souffrir là où vous êtes. Ou bien vous y rencontrerez d'autres sujets de déplaisirs & d'affliction ; peut-être y trouverez-vous des croix beaucoup plus lourdes que les premières , & qui vous feront repentir de n'être pas resté où vous étiez.

La plupart des choses que les hommes desirent avec passion , ne paroissent agréables que de loin & dans les premiers momens de la jouissance. Les épines qui environnent l'objet de nos desirs ne s'apperçoivent point à l'œil ; on n'y voit que ce qui flatte : mais quand une fois on le tient , ces épines se découvrent peu à peu ; elles piquent , on les sent , on trouve des désagrémens , des mortifications , des peines que l'on n'auroit pas prévues , & que l'on ne pouvoit prévoir. Point de plaisirs sans douleurs ; point de satisfaction pure ; point de contentement parfait dans ce bas monde. Les choses qui nous y paroissent les plus agréables , sont comme un vin trompeur qui brille , qui pétille dans le verre , & semble devoir être délicieux ; mais il est mêlé de fiel ; mais il a toujours au moins quelque fil d'amertume : *Calix vini meri plenus mixto.*

S ij

Que je serai heureux quand j'aurai établi ma famille ! pas si heureux que vous le pensez. Une famille à élever & à établir donne bien des peines ; une famille établie donne quelquefois de grands chagrins. J'exercerai ce métier, cette profession, je ferai ce commerce ; j'occuperai cette place jusqu'à un tel tems, après quoi je vivrai tranquille. Vous vous trompez ; cette tranquillité prétendue sera troublée par des événemens qui vous amèneront de nouveaux soucis, & vous causeront des peines d'une autre espèce. Les inquiétudes, les afflictions, les croix sont comme une troupe d'ennemis acharnés contre la nature humaine ; ils nous suivent, ils nous trouvent par-tout & par-tout ils nous tourmentent. Peines dans le Barreau, peines dans l'Eglise ; peines dans l'exercice des armes, peines dans le commerce ; peines à la ville, peines à la campagne ; peines dans le travail & dans le repos ; peines dans le cloître aussi-bien que dans le monde ; peines des riches, peines des pauvres ; peines de tous les états, peines par-tout. Eh ! pourquoi ? parce que l'on trouve par-tout d'autres hommes ; parce que l'on se trouve par-tout soi-même.

Nous trouvons par-tout d'autres hommes : & si la société nous procure de grands avantages, elle nous procure aussi bien des peines. Les rapports que nos besoins mutuels nous forcent d'avoir les uns avec les

autres, & la dépendance, par conséquent où nous sommes les uns vis-à-vis des autres, ne sont-ils pas la source journalière d'une infinité d'inquiétudes & d'afflictions, d'une infinité de mortifications & de déboires ? Le pere est un sujet d'affliction pour le fils, le fils pour le pere ; le frere pour le frere, & l'ami pour son ami. Les petits sont à charge aux grands ; les grands inquiètent les petits. Les méchans sont la croix des bons ; les bons à leur tour sont une espèce de croix pour les inéchants ; & les hommes sont presque toujours la cause ou l'occasion de nos peines les plus cuisantes. Il y a des gens qui vous haïssent, qui vous nuisent ; qui vous tourmentent ; & ils vivent. Il y en a d'autres qui vous aiment, qui vous sont utiles, qui vous protègent ; & ils meurent. Vos inférieurs vous résistent ; vos supérieurs vous mortifient ; vos égaux vous supplantent. Vous trouverez de faux amis qui vous trahiront, des ennemis qui vous persécuteront, des calomniateurs qui vous noirciront. Ce que l'homme a de plus cher au monde, ses biens, sa réputation, sa vie même, est pour ainsi dire à la merci des autres hommes, pendant qu'il est lui-même à la merci de ses propres passions, dont il est l'esclave & qui le tyrannisent.

Les vrais perturbateurs de notre repos, nos ennemis les plus cruels, les bourreaux de notre vie sont nos passions, & chaque

S iij

âge en amène pour ainsi dire de nouvelles. La jeunesse est continuellement agitée par l'amour excessif du plaisir, & des amusemens frivoles. Quelles peines ne se donnent pas les jeunes gens pour se couer le joug de la dépendance sous lequel ils sont retenus, & satisfaire toutes leurs fantaisies ? Avec quelle vivacité ne portent-ils pas leurs vues & leurs desirs, sur le tems où ils doivent être maîtres de leurs biens & de leurs actions ? L'étude, le travail à quoi l'on veut qu'ils s'appliquent, les gêne, leur déplaît ; c'est-là leur croix, & il n'y a gueres de jours qu'ils ne disent : quand est-ce que j'en serai débarrassé ? de-là ils passent insensiblement à l'âge où les idées sérieuses succèdent aux frivolités de la jeunesse. Autres inclinations alors, autres mœurs, nouvelles passions, & par conséquent nouvelles peines.

L'avarice, l'ambition, l'amour de la gloire, la jalousie, la haine ; les projets de vengeance, sont comme autant de verges dont les misérables humains se frappent, se déchirent eux-mêmes ; & après avoir été tourmentés, soit au dedans, soit au dehors, de mille manieres, ils voient arriver la vieillesse avec ses incommodités, avec ses soupçons, ses inquiétudes, sa mauvaise humeur ; elle amène aux uns la surdité, aux autres, la privation de la vue ; elle ôte la mémoire à celui-ci, l'usage de la raison à

celui-là , l'usage de ses membres à un autre. L'esprit & le corps d'un vieillard sont ordinairement le rendez-vous de toute sorte d'infirmités , & au milieu de ses infirmités , la mort , contre laquelle il a luté dès en naissant , devenue enfin la plus forte , le renverse & le cache dans un tombeau. Voilà l'homme. Il s'arrête à peine sur la terre , & pendant ce court passage , il est tout à la fois le jouet de la fortune , l'esclave des passions , la victime de la douleur , la proie des afflictions , des maladies & de la mort. Il s'arrête à peine sur la terre , & ne s'y arrête que pour souffrir. *Homo natus de muliere , brevi vivens tempore , repletur multis miseriis.*

Il est donc inutile , mes Freres , & c'est une illusion toute pure d'imaginer que nous puissions trouver dans ce bas monde , une position , une façon d'être où nous n'ayons rien à souffrir. Nous pourrions bien quelquefois changer une croix pour une autre ; mais chercher à les éviter toutes , c'est tems perdu. Il faudroit pour être à l'abri de l'affliction & de la douleur , n'avoir aucune espece de commerce ni de rapport avec nos semblables ; ce qui est impossible : il faudroit n'en avoir aucun avec notre propre corps , ce qui est absurde. Il faudroit être tout - à - fait exempt de passion , ce dont personne ne peut se flatter ; il faudroit ne dépendre d'aucune créature , & nous dépendons de toutes. Vivre & souffrir sont donc

S iv

à l'égard de l'homme , deux choses inséparables. Les pleurs que nous versons en venant au monde , les grimaces que nous faisons en le quittant , sont comme le cri de la nature , qui ne cesse de répéter ce que le saint homme Job vient de nous dire : *Homo natus de muliere , brevi vivens tempore , repletur multis miseriis*. L'homme sortant du sein de sa mere , passe rapidement sur la terre , environné , assailli , poursuivi , tourmenté par des miseres sans nombre , & dont il n'est pas en son pouvoir de se garantir.

Le seul parti que nous ayons à prendre est donc de tourner à notre profit les afflictions & les peines de cette misérable vie ; car autant qu'elles sont inévitables , autant elles nous sont utiles , même nécessaires pour nous rappeler ce que nous devons à Dieu & au prochain , pour nous détacher du monde & de nous-mêmes , pour nous faire souvenir des péchés dont elles sont la suite & la juste punition , aussi-bien qu'un préservatif puissant contre ceux que nous pourrions encore commettre.

SECONDE RÉFLEXION.

LORSQUE Dieu nous comble de ses biens , & que tout réussit au gré de nos vœux ; lorsque sa main bienfaisante semble nous flatter & nous caresser , si je puis m'exprimer ainsi ; c'est-à-dire , lorsque nous de-

vrions , par un juste sentiment de reconnaissance , lui donner des marques plus singulieres de notre amour & de notre attachement à son service : c'est précisément alors que nous commençons à nous refroidir ; nous nous détachons de lui peu à peu , & nous le perdons quelquefois tout à fait de vue. Saül ne commence à se méconnoître & à transgresser le commandement du Seigneur , que lorsque le Seigneur l'a choisi par préférence à tous les enfans d'Israël , pour le mettre à la tête de son peuple. David ne devient adultère & homicide que lorsque la main de Dieu l'a retiré de la garde des troupeaux pour le placer sur le trône. Si le cœur de Salomon se déprave & se pervertit jusqu'à devenir idolâtre , c'est dans le tems même où son Dieu le rassasie de plaisirs , le comble de gloire & l'élève au-dessus de tous les Rois de la terre. Les hommes sont malheureusement ainsi faits ; la prospérité les gâte , les éloigne de Dieu & de la vertu ; il faut pour les y ramener , des disgraces , des afflictions , des verges qui lui fassent sentir qu'il a un maître sous la main puissante duquel il doit se tenir & s'humilier dans tous les tems.

Vous meniez autrefois , mon cher Paroissien , une vie réguliere & chrétienne ; vous aviez des mœurs & de la piété ; c'est que votre position n'étoit ni si aisée , ni si agréable qu'elle est aujourd'hui. Depuis que

S v

la Providence vous a tiré de la misère ; depuis qu'elle vous a rendu la santé ; depuis qu'elle vous a délivré de ces embarras , de ces peines , qui vous tenoient dans un état d'humiliation ; vous avez commencé dès-lors à servir Dieu avec beaucoup moins de ferveur , votre piété s'est ensuite refroidie d'un jour à l'autre , & il semble maintenant que vous ayez perdu tout sentiment de religion. Qui est-ce qui vous ouvrira les yeux ? Nos instructions , nos exhortations , nos prônes n'y feront rien ; les bons exemples , les inspirations de la grâce , les remords de la conscience , tout cela n'y fera rien. Levez-vous donc , grand Dieu ! prenez les verges de l'affliction , frappez sur ses biens , sur sa famille , sur sa personne , sur ce qu'il a de plus cher au monde , & il se souviendra de vous , il se tournera vers vous : *Imple facies eorum ignominia & querent nomen tuum , Domine.*

Et en effet , mes Freres , dites-moi , je vous en prie , quand est-ce que vous vous souvenez de votre Dieu ? quand jetez-vous des regards & des soupirs vers le ciel ? quand priez vous avec plus de ferveur ? Est-ce lorsque tout vous prospère ? que vous ne manquez de rien , & que rien ne vous inquiète ? Est-ce dans la joie que vous pensez à Dieu ? que vous vous humiliez devant lui ? que vous rendez hommage à sa puissance & à sa justice ? Non. Mais lorsque la

sécheresse brûle vos campagnes ; lorsque la tempête menace votre récolte ; lorsque les insectes dévorent vos fruits ; lorsque la Paroisse est infectée de quelque maladie contagieuse. Miséricorde , mon Dieu : M. le Curé , des processions , des prières publiques. Votre peuple se souvient alors de vous , Seigneur ; il court aux pieds de vos autels , il s'humilie & vous reconnoît pour le maître souverain de ses biens & de sa vie.

Vous connoissez la parabole de l'Enfant prodigue ; elle peut nous être appliquée dans cette occasion , comme dans bien d'autres. Mon pere , donnez-moi ma légitime ; on la lui donne , & aussi-tôt il abandonne son pere , il fuit , il s'en va , je ne fais où , bien loin de la maison paternelle : il passe sa vie dans les festins & dans les plaisirs , dans la débauche & le libertinage : il ne pense pas plus à son pere que s'il n'en avoit point. Se ressouviendra-t-il enfin qu'il en a un ? oui , lorsqu'il se verra réduit aux plus honteuses extrémités ; sans cela , ce fils ingrat auroit peut-être oublié pour toujours le meilleur & le plus tendre des peres.

Nous sommes semblables à ces enfans , ou plutôt à ces esclaves , qui s'oublient , se gâtent , deviennent libertins & indociles ; quand ils ont affaire à un maître trop doux & trop patient , il faut des verges pour les ramener & les contenir dans leur devoir. Nous sommes semblables encore,

S vj

si j'osois me servir ici de cette comparaison, & si vous vouliez me le permettre ; nous sommes semblables à ces matelots , qui chantent , se divertissent , s'enivrent , se querellent , jurent , blasphèment quand ils ont le vent en poupe , quand la mer ou la riviere est calme , & qu'ils ne voient point de danger. La tempête arrive , les flots se soulèvent , ils se voient sur le point de périr : ils se souviennent alors qu'il y a un Dieu ; ils lèvent les yeux vers le ciel , & ces mêmes bouches qui vomissoient tout à l'heure des horreurs , adressent les prières les plus ferventes & font des vœux à celui qui excite des tempêtes & les apaise d'un seul mot , lorsque bon lui semble. Voilà l'homme. Est-il dans la prospérité , dans la joie ? il se méconnoît & vous oublie. O mon Dieu ! l'affliction vient-elle fondre sur lui ? il se souvient de vous , & rentre en lui-même. *Imple facies eorum ignominia & quærent nomen tuum, Domine.*

Mais où en serions-nous , mes chers Paroissiens ? Jusqu'où ne porterions-nous pas l'orgueil , l'insolence , la mollesse , la sensualité , l'oubli de Dieu & de nous-mêmes , sans les afflictions qui nous arrivent de tems en tems , qui nous domptent & nous humilient ? Nous résisterions à nos supérieurs ; nous foulerions aux pieds nos inférieurs ; nous ne pourrions pas souffrir nos égaux. Si notre cœur n'étoit pas de tems

en tems , ou resseré par la douleur , ou flétri par l'humiliation , ou retenu par la crainte , il se livreroit bientôt à tous ses penchans , il ne se feroit plus de violence.

Oui, mon cher Enfant , si vous n'essuyiez jamais , ni maladie , ni perte de biens , ni mauvaise-recolte ; si vous n'aviez ni chagrins au dedans , ni ennemis au dehors , ni aucune espee de mortification , vous deviendriez tout-à-fait insupportable. Il vous faut des contre-tems , des revers , des humiliations qui rabattent votre orgueil , qui répriment votre vanité , qui vous rendent moins revêche , plus souple , plus traitable , qui renversent vos projets de vengeance , qui vous mettent dans une espee de nécessité d'abandonner ce commerce criminel , de rompre cette maudite habitude , de mener une vie plus réguliere & plus chrétienne. Il faut des afflictions encore pour vous rendre plus sensible aux peines d'autrui , plus humain , plus compatissant , plus charitable.

On voit assez froidement chez autrui le mal que l'on n'a jamais éprouvé soi-même , & nos propres malheurs sont l'exhortation la plus touchante qui puisse nous être faite pour nous engager à secourir les malheureux de toutes nos forces. Si jamais vous aviez été réduit aux cruelles & affreuses extrémités de l'indigence , vous vous attendriez plus aisément à la vue de ceux qui

souffrent la faim & la nudité. L'image de leur misère se présenteroit à votre esprit toutes les fois que vous prenez vos habits ou que vous vous mettez à table. Vous sentiriez dans ce moment-là votre cœur se flétrir, vos entrailles seroient émues, & ce sentiment de compassion devenu plus vif par le souvenir de ce que vous auriez souffert de pareil, vous forceroit, pour ainsi dire, à leur abandonner, je ne dis pas votre superflu, mais même quelquefois une partie de votre nécessaire.

On a répandu dans le public des bruits qui vous mortifient, qui vous humilient, qui vous deshonnorent; cela est dur. Et bien, puisque vous sentez combien cela est dur, soyez donc vous-même plus circonspect, plus réservé, plus charitable, quand il est question des défauts, de la conduite, de la réputation d'autrui. Vous êtes cruellement poursuivi par un créancier inexorable; cela est dur. Et bien, puisque vous sentez combien cela est dur, soyez donc vous-même plus humain, plus patient à l'égard de ceux qui vous doivent, & qui sont pour le moment dans l'impossibilité de vous satisfaire. Vos inférieurs vous résistent, vous méprisent & se moquent de votre autorité; cela est dur. Et bien, puisque vous sentez combien cela est dur, soyez donc vous-même plus respectueux, plus docile, plus soumis envers vos supé-

rieurs ; mais ces supérieurs vous humilient & vous maltraitent ; ils sont d'une hauteur & d'une sévérité insupportables : tant pis pour eux ; mais tant mieux pour vous. Apprenez donc à ne pas être vous-même si haut , si impérieux , si rigide avec ceux qui doivent vous obéir. Soyez donc d'un abord plus aisé , ayez un visage moins froid & plus ouvert , un air plus affable & plus gracieux , un ton plus doux & plus cordial à l'égard de tous ceux que la Providence a placé au-dessous de vous. N'en disons pas davantage sur cet article , & convenons , mes Freres , que les mortifications , les humiliations , les afflictions , de quelque espèce qu'elles puissent être , sont la vraie école où les hommes apprennent avec combien d'humanité , de bonté , de douceur , de charité , ils doivent se traiter les uns les autres , ou plutôt la vraie école dans laquelle ils se forment à la pratique de toutes les vertus.

Donnez - moi un homme qui n'ait jamais essuyé aucune sorte d'affliction ni dans son ame , ni dans son corps ; ni dans ses biens , ni dans sa réputation : un homme à qui jamais on n'ait résisté , qui n'ait jamais souffert aucune espèce d'humiliation , & aux desirs duquel , en un mot , il n'y ait jamais eu ni contradiction ni obstacle. Un tel homme sera vraisemblablement sujet à beaucoup de vices , puisque rien n'aura re-

primé les inclinations viciéuses que nous apportons du sein de nos mères. Et très-certainement il n'aura aucune vertu, puisqu'il n'aura été mis à aucune épreuve. La moindre contradiction, l'affliction la plus légère, la plus petite humiliation troublera son ame. L'ombre seule du mal sera capable de l'effrayer, de l'abattre, de le renverser; il ne saura rien souffrir. Pour le savoir il faut l'apprendre; & pour l'apprendre il faut nécessairement souffrir.

Je suis à l'épreuve de tout, disoit l'Apôtre Saint Paul (2. *Corinth. c. 11.*) parce que j'ai eu à souffrir de toute maniere. J'ai souffert la faim, la soif, le chaud, le froid, la nudité, toutes les miseres de la vie. J'ai été battu de verges trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait trois fois naufrage; il n'y a sorte de périls où je ne me sois vu exposé; périls sur la mer & sur les fleuves; péril dans les villes & dans les déserts; périls chez les Juifs & chez les païens; périls du côté des voleurs; périls de la part des faux-freres; périls, afflictions, souffrances partout. Ainsi parloit ce grand Apôtre, & c'est par-là qu'il étoit devenu inébranlable, & comme insensible au milieu des plus grandes tribulations.

C'est dans les tribulations en effet que notre ame se fortifie, s'agguérit & devient intrépide contre les revers & les coups de la fortune, au point que rien ne l'abbat,

rien ne la trouble , rien ne l'ébranle , parce qu'elle est préparée à tout & à l'épreuve de tout. De même qu'une personne élevée trop délicatement , a le tempérament si foible & si délicat , que la moindre chose altère sa santé ; au lieu qu'une autre élevée durement a un tempérament robuste qui résiste à tout & que rien ne déränge : ainsi notre ame accoutumée à souffrir , s'endurcit contre les afflictions ; elle y devient de jour en jour moins sensible ; elle les voit enfin venir sans s'émouvoir ; elle conserve sa tranquillité dans le sein même de la douleur ; les peines , les misères de cette vie ne lui font gueres plus d'autre impression que de la détacher du monde & d'elle-même.

Eh ! quel est l'homme raisonnable qui au moment de l'affliction ne fasse quelque réflexion sérieuse sur la fragilité des choses humaines & sur son propre néant ? Cette personne faisoit la douceur de ma vie , & m'en voilà séparé pour toujours. J'avois établi sur ces fonds , sur cette charge , sur le produit de ces terres , je ne sais combien de projets : & me voilà frustré de toutes mes espérances. J'avois regardé cet enfant comme le bâton & la consolation de ma vieillesse , & la mort me l'enleve , ou bien il me deshonne , & me fait périr de chagrin. Je m'étois reposé sur cet ami , & il m'abandonne. J'espérois qu'après bien des années de travail & de peine , je serois enfin tranquille dans mes

vieux jours ; & voilà des infirmités qui me rendent la vie ennuyeuse. Qu'est-ce donc que cette misérable vie ? Et comment pouvons-nous y être si fort attachés ? elle se passe dans l'inquiétude , elle coule dans le sein de la douleur & de l'affliction ; chaque âge , chaque année nous apporte quelque nouvelle croix. On s'étoit promis des douceurs ; & il faut avaler du fiel. On avoit espéré la joie ; & l'on rencontre la tristesse. On croyoit trouver le repos ; & l'on nage dans la tribulation.

Mais qu'est-ce donc que l'homme au-dedans & au-dehors duquel sont une foule d'ennemis qui le tourmentent ou le menacent ? Un coup de langue lui enlève sa réputation ; un accès de fièvre l'altère ; un petit dérangement dans les fibres de son cerveau lui fait perdre l'esprit. Ses biens sont exposés à mille accidens. Hélas ! des insectes , de misérables insectes dont les uns s'attachent à ses fruits , d'autres à sa personne , lui font quelquefois une espèce de guerre , dont il ne peut pas se défendre ; & l'homme s'enorgueillit ! & il s'élève non-seulement contre ses semblables , mais contre vous , ô mon Dieu ! Ah frappez , frappez , afin qu'il ouvre les yeux , & qu'il se connoisse. Réflexions sages , mes chers Paroissiens : & c'est principalement au tems de l'affliction que nous en sentons la justesse & la solidité. L'homme qui n'a rien à souf-

frir & à qui tout rît , oublie Dieu ; il oublie les autres & s'oublie lui-même. Il lui faut des afflictions pour le ramener au devoir ; il lui en faut pour le faire ressouvenir des péchés dont il est coupable , & dont il est juste qu'il soit puni.

Si quelqu'un jette une pierre en l'air , dit le Sage , elle retombera sur sa tête. Vous en avez jetté mille , & lorsque vous vous sentez frappé , vous osez vous plaindre ! Ah ! étonnez-vous plutôt de ce que vous n'êtes pas écrasé. Vous avez fait des pertes considérables : à qui faut-il s'en prendre ? à ce voleur qui vous a coupé la bourse ? à ce banqueroutier qui vous a ruiné ? à ce faux ami , dont la fourberie vous coûte si cher ? à cette maladie qui a fait périr vos troupeaux ? au feu qui a consumé votre maison ? à la tempête qui a moissonné vos bleds , ou vendangé vos vignes ? Point du tout : ce n'est pas de-là que viennent les coups dont vous avez été frappé ! Regardez en haut ; vous avez lancé des pierres contre le ciel ; elles sont retombées sur votre tête.

Comment usez-vous des biens que la Providence vous a donnés ? Ne les faites-vous pas servir à l'ambition ou à l'avarice ? à la vanité , au luxe , à l'impudicité , à la débauche , au libertinage ? Vos iniquités se sont élevés contre le ciel , comme autant de pierres que vous y avez lancées : la colère de Dieu vous les renvoie ; c'est de-là

que partent les coups dont vous êtes frappé. Ces biens périssables , après avoir été dans vos mains l'instrument de votre rébellion & de vos désordres , ont été dans les mains de Dieu la cause de votre douleur , l'instrument de sa justice & de ses vengeances.

Vous souffrez des douleurs aiguës dans toutes les parties de votre corps ; mais toutes les parties de votre corps n'ont-elles pas servi au péché ? Mais les maux qui vous affligent ne sont-ils pas la suite naturelle de votre intempérance , de vos plaisirs , de votre lubricité , de vos veilles , de votre dissolution , de vos excès en tout genre ? Souvenez-vous donc de tous ces dérèglemens ; frappez votre poitrine , & taisez-vous.

Cet enfant vous donne mille chagrins. A qui la faute ? Sa mauvaise conduite n'est-elle pas le fruit de la mauvaise éducation ou des mauvais exemples que vous lui avez donnés ? Son indocilité n'est-elle pas la suite de cette lâche complaisance , de cette fausse tendresse que vous avez eue pour lui ? Il vous manque essentiellement ; cela est dur : mais n'avez-vous jamais manqué vous-même à vos pere & mere ? Souvenez-vous donc de vos fautes ; frappez votre poitrine , & taisez-vous.

Rien ne nous est plus avantageux , mes Freres , que d'avoir sans cesse devant les yeux , les péchés de notre vie passée. Pour-

quoi ? Parce que ce souvenir nous humilie, nous tient en crainte, & nous excite à la pénitence ; parce que Dieu n'oublie nos péchés qu'autant que nous ne les oublions pas nous-mêmes : & cependant nos fautes passées sont ordinairement la chose du monde qui nous occupe & nous inquiète le moins. Nous n'y penserions peut-être jamais, si l'affliction ne venoit de tems en tems réveiller nos remords & troubler la fausse paix de notre conscience. Il faut que vous paroissiez le fouet à la main, juste Dieu ! pour nous forcer en quelque sorte à ouvrir les yeux sur cette multitude d'iniquités qui ont souillé toutes les années de notre vie.

Tant qu'un fripon n'est pas poursuivi par la justice, & qu'il se croit en sûreté, il est bien moins occupé du mal qu'il a fait que de celui qu'il veut faire encore : mais quand il se voit arrêté, emprisonné, condamné, puni, c'est alors que ses friponneries, les vols, les brigandages viennent en foule se présenter à son imagination, & il se souvient de tout. Jusques-là il avoit étouffé la voix de sa conscience ; maintenant cette conscience lui ferme la bouche à son tour, & le force de dévorer intérieurement toute l'amertume des reproches dont elle l'acçable, sans qu'il puisse répondre autre chose, sinon : tout cela est vrai, tout cela est juste ; je m'en souviens,

j'ai mérité tout ce que je souffre. *Nunc reminiscor.*

Je me souviens à présent des maux que j'ai faits à Jérusalem, disoit autrefois un des plus cruels persécuteurs du peuple de Dieu, (*Macab. lib. 1, c. 6, v. 12.*) lorsque la Providence, après s'en être servi comme d'une verge pour châtier & humilier les Juifs, brisa la verge, humilia le superbe Antiochus lui-même, qui se vit déchu tout-à-coup de ses orgueilleuses prétentions & frustré de ses folles espérances. Je me souviens, ah ! je me souviens maintenant, s'écrie-t-il des maux que j'ai faits dans Jérusalem. *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.*

Je me souviens de l'impiété avec laquelle je suis entré dans le lieu saint, & de tous les excès que j'ai osé y commettre. J'ai profané la table sur laquelle étoient exposés les pains du Seigneur ; j'ai renversé, brisé, foulé aux pieds ce qu'il y a de plus saint & de plus respectable chez ce peuple. (*Lib. 1, c. 6, v. 23.*) J'ai couvert les enfans du très-Haut de flétrissure & d'opprobre ; j'ai plongé les Prêtres dans les larmes & dans l'humiliation. (*Chap. 3, v. 51.*) Ceux qui avoient du zèle pour la loi ont été contraints de s'enfuir pour échapper à mes fureurs, & de chercher des retraites où ils pussent se cacher dans leur fuite. (*Chap. 1, v. 56.*)

J'ai fait déchirer & brûler les livres qui contenoient la loi & les préceptes du Dieu d'Israël. J'en ai défendu la lecture sous les peines les plus terribles. (*Chap. 1, v. 60.*) J'ai voulu forcer les vrais serviteurs de ce même Dieu, de rompre l'alliance qu'ils avoient faite avec lui, de renoncer à leurs vœux, à leurs sacrifices, & à toutes les cérémonies de leur religion. (*Chap. 1, v. 43, & suiv.*) Leurs jours de fêtes ont été changés en des jours de pleurs. Le comble de l'ignominie où je les ai réduits a égalé celui de leur gloire, & leur haute élévation a été changée en deuil & en larmes. (*Chap. 1, v. 42.*) Il n'y a sorte d'injustice, de cruauté, d'horreur, que je n'aie commise dans la ville, dans le temple, dans le sanctuaire, par-tout; & j'ai été, soit par moi-même, soit par mes émissaires, le fléau & comme *le mauvais démon d'Israël. In diabolum malum in Israël.* (*Chap. 1, v. 38.*)

Enflé de mes succès & aveuglé par mon orgueil, j'avois formé dans ma tête le vain projet de renverser la religion, les mœurs, les loix, les coutumes du royaume de Juda; je voulois qu'il prît celles des nations voisines & des autres peuples. (*Chap. 1, v. 4.*) Ah! je ne voyois point au-dessus de moi; ou plutôt je méprisois la main toute puissante de cette majesté souveraine qui m'arrête aujourd'hui, me frappe & me

couvre de confusion. Dans quel état suis-je maintenant réduit ? Dans quel abîme d'affliction me vois-je plongé ? moi qui étois si content , si chéri , si fier au milieu de ma puissance , me voici accablé de tristesse , rongé d'inquiétude , foible , languissant , mourant dans une terre étrangère. (Chap. 6 , v. 11.) Je me souviens à présent des maux que j'ai faits à Jérusalem , & je reconnois qu'ils m'ont justement attiré ceux que je souffre : *In quantam tribulationem deveni ! qui jucundus eram & dilectus in potestate mea ! nunc verò reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem Cognovi ergo quia propterea invenerunt me mala ista. (v. 12 & 13.)*

Antiochus , avant que Dieu l'humiliât , ne pensoit point au mal qu'il avoit fait. Mais vous , mon cher Paroissien , pensez-vous à celui que vous avez fait vous même depuis que vous êtes au monde ? Ah ! je l'ai dit & je le répète , c'est là ce qui vous occupe le moins. Vos verges , mon Dieu , vos verges ; poursuivez ce criminel , arrêtez-le , frappez-le ; frappez sur ses biens , sur son honneur , sur sa personne , sur ce qu'il a de plus cher ; abbreuvez son ame de fiel , & il se souviendra de ses crimes.

On trouve quelquefois des vieillards qui disent : Moi ! je ne fais point de mal , & qui sont là-dessus fort tranquilles. A la bonne heure , que vous ne fassiez plus aujourd'hui

jourd'hui le mal que vous faisiez autrefois ; & vraisemblablement si vous ne le faites plus , c'est que vous ne pouvez plus le faire. Mais ne comptez-vous pour rien celui que vous avez fait étant jeune ? Justice de mon Dieu ! frappez sur ce vieux pécheur , accablez-le de toutes les infirmités , de toutes les angoisses de la vieillesse. Ah ! Seigneur , Seigneur ! ah ! mon Dieu ! ah ! je me souviens ; oui , je m'en souviens : *Nunc verò reminiscor*. Je m'en souviens , je m'en repens , je vous en demande pardon ; oubliez les péchés de ma jeunesse.

Il y a des personnes , & j'en connois , qui vous diront froidement : je ne fais point de mal , & ne fais presque de quoi me confesser. Vous ne savez de quoi vous confesser ? Attendez , mon ami ; attendez , on va vous l'apprendre. Arrive tout à coup le moment de l'humiliation & de la douleur : c'est un revers de fortune , c'est une maladie sérieuse , c'est une mortification publique , c'est un accident cruel & imprévu. O le bel examen de conscience ! Demandez-lui alors , s'il est vrai que sa vie soit innocente & irréprochable au point qu'il ne sache de quoi s'accuser lorsqu'il vient à confesser , & vous entendrez sa réponse. O la belle confession ! ô qu'elle est exacte ! qu'elle est sincère ! qu'elle est humble ! l'affliction qui le presse est comme une sorte de question qui lui arrache l'aveu non-

seulement des péchés énormes qui ont souillé sa vie passée, mais d'une infinité d'autres qu'il commet journellement, dont il ne s'apperçoit point, & qui ne lui donnent pas la plus petite inquiétude. L'aveu de son orgueil, de sa vanité, de sa sensualité, de toutes ses fausses délicatesses; l'aveu d'un attachement excessif pour ses biens, pour sa famille, pour sa personne, pour les plaisirs & les commodités de cette vie: l'aveu de son indifférence, de son peu de sensibilité à l'égard des pauvres & de tous ceux qui sont dans l'affliction; l'aveu de sa tiédeur, de ses négligences dans le service de Dieu, du peu de zèle qu'il a pour la religion; pour l'Eglise, pour le salut du prochain, aussi-bien que pour sa propre sanctification; l'aveu de ses manquemens journaliers aux devoirs de son état, des motifs d'ambition, d'avarice, de vaine gloire, qui se mêlent dans tout ce qu'il fait; l'aveu même de ces fautes presque imperceptibles, dont les âmes les plus timorées ne sont jamais tout à fait exemptes. Le moment de l'affliction est un moment de lumière: on voit tout alors, on convient de tout sans déguisement, de bonne foi, sans excuse. Et comme les peines que l'on souffre inspirent de l'éloignement & de l'aversion pour ce qui les a occasionnées; de là vient que les afflictions qui sont la peine du péché que l'on a commis, sont en même-

tems un préservatif contre ceux que l'on pourroit commettre.

Il n'est gueres de pécheur qui dans le moment où Dieu le frappe ne craigne les jugemens de Dieu, & ne commette le mal avec plus de retenue. De quelque espece que soient nos passions, l'humiliation & la douleur les rendent moins vives & moins impétueuses. Les afflictions sont à l'homme ce que la bride, l'éperon, le fouet sont au cheval; elles rabattent l'orgueil, répriment l'ambition, étouffent la colere, amortissent les desirs de la chair; elles nous rendent plus circonspects, plus sages, plus retenus; elles nous forcent à nous humilier sous la main puissante de celui à qui l'on ne résiste jamais impunément, & qui fait toujours bien nous faire sentir qu'il est le maître.

Tels sont, mes chers Paroissiens, les avantages que l'homme retire des afflictions: les Païens eux-mêmes les ont sentis, & leurs Philosophes ont dit à peu-près sur cet article tout ce que vous venez d'entendre. Mais les Disciples de Jésus-Christ envisagent ces afflictions sous un autre point de vue; ils y voient quelque chose de plus. Souffrez-moi, je vous prie, encore un instant, & je finis.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Il en est des réflexions que nous venons de faire & de mille autres semblables.

T ij

comme de ces longs discours que les amis du saint homme Job inventoient pour le consoler , & qui ne le consoloient pas du tout : bien loin de-là ; car au lieu d'adoucir ses douleurs , ils ne servoient qu'à les lui faire trouver plus ameres.

En effet , si lorsque je suis accablé de chagrin , assommé d'ennui & de tristesse , vous me présentez pour toute consolation le tableau effrayant des peines & des miseres de cette vie , disant qu'elles sont inevitables , que nul homme n'en est exempt , & que puisqu'il n'est pas possible de s'en garantir , il faut donc les supporter avec patience ; tout cela est fort beau : mais je n'y vois rien de consolant , & votre harangue servira plutôt à me rendre la vie odieuse ; car enfin , si je ne suis venu au monde que pour souffrir , si je ne puis pas vivre sans souffrir , il valoit donc infiniment mieux ne pas naître. Je n'ai donc qu'à *maudire la nuit où j'ai été conçu* , & le jour où mes yeux ont vu pour la premiere fois la lumiere. Je m'abandonnerai au desespoir ; j'appellerai la mort à mon secours , j'irai au-devant d'elle , je la saisirai comme la seule voie par où je puisse échapper à des maux qui me paroissent insupportables.

Vous dites que ce sont là des verges dont Dieu me frappe & qui me sont nécessaires pour me punir , pour m'humilier , pour me faire rentrer en moi-même , pour me ra-

mener dans le devoir & m'y contenir ; soit. Je serai donc humilié , j'aurai le cœur flétri ; je rentrerai en moi-même , & je serai déchiré par les remords ; la crainte me retiendra ; je deviendrai , si vous voulez , plus souple , plus traitable , & il m'en fera bien force : mais dans tout cela , je ne vois rien encore de consolant , & les verges dont vous me parlez ne me seront pas moins odieuses. Les écrivaines que l'on donne à un esclave quand il le mérite , lui sont nécessaires , utiles , avantageuses ; mais il les a toujours en horreur : plus elles lui sont nécessaires plus il les craint , & plus il les craint , plus il les déteste. Ainsi , & par la même raison , détesterai-je toujours moi-même les maux que je suis obligé de souffrir , tant que vous ne m'en parlerez que sur ce ton-là. Taisez-vous donc , & laissez-moi , si vous n'avez rien de plus consolant à me dire : *Consolatores onerosi omnes vos.*

Non , mes Freres , non : la sagesse humaine quoiqu'on en dise , & quelques beaux discours qu'elle nous fasse , n'est qu'une très-foible ressource dans les afflictions. Si les motifs de consolation que la raison seule nous suggère , peuvent nous inspirer une sorte de patience ; ils peuvent aussi quand on les approfondit & qu'on les voit d'un certain côté , nous porter au murmure , & nous conduire au désespoir. Il faut donc

recourir à l'Évangile , envisager les afflictions avec les yeux de la foi , & alors tout change de face.

• Dès que la religion me présente un Dieu fait homme , & qui ne s'est fait homme que pour souffrir , pour embrasser tout ce qu'il y a de plus humiliant , de plus douloureux , de plus amer dans les peines de cette vie ; pour arroser de ses larmes , de ses sueurs , de son sang , les épines dont cette terre est couverte : ah ! que ces épines deviennent précieuses à mes yeux ! ah ! que les blessures qu'elles me font sont douces ! Lorsque je vois l'Homme-Dieu ramasser dans sa personne toutes les eaux des tribulations humaines , & en former avec son sang , comme un fleuve de bénédictions qui porte ses élus dans l'océan du bonheur & des délices éternelles ; ah ! j'entre sans crainte dans ce fleuve ; je nâge dans la joie au milieu de ces tribulations.

Que votre sagesse est profonde , qu'elle est admirable , ô mon Dieu ! Les maux inséparablement attachés à notre nature , sont devenus par votre incarnation & par votre croix , la source des véritables biens. De même que les afflictions naissent du sein des plaisirs & de la fausse joie du monde ; ainsi vous faites naître la joie , la consolation , la paix de nos âmes , du sein même des afflictions & de la douleur. Comme les biens d'ici-bas n'ont que des apparences

trompeuses ; comme les douceurs qu'ils promettent sont toujours mêlées de fiel , & renferment un poison qui nous déchire ensuite les entrailles : ainsi le calice que vous nous présentez , ô Jésus , & qui n'offre rien que de rebutant aux yeux de la nature , renferme des douceurs ineffables qui en corrigent toute l'amertume ; ou s'il y en reste encore, elle ne sert qu'à le rendre plus précieux aux yeux de notre foi , & à nous le faire trouver plus agréable : *Calix in manu Domini, vini meri plenus mixto.*

Les afflictions que Dieu vous enverra , mon cher Paroissien , vous feront souvenir de vos péchés ; elles exciteront les remords de votre conscience. Souvenir amer , remords cuisants , cela est vrai ; mais elles vous annonceront en même-tems que Dieu vous aime encore , & qu'il veut vous pardonner. Vous y verrez les effets de sa miséricorde , les gages de sa tendresse , un signe de prédestination. Quoi de plus consolant ! Ah ! les larmes que répand un vrai Chrétien au moment de son affliction , les sentimens qu'il éprouve & dont il est pénétré en embrassant la croix de Jésus-Christ , ont je ne sais quel goût divin ; son ame respire je ne sais quelle odeur céleste qui la réjouit , qui la fait soupirer après les consolations éternelles , dont les élus sont enivrés dans le ciel. Oui , mon aimable Sauveur ; en embrassant vous-même la douleur,

T iv

les humiliations & toutes les peines de cette misérable vie , vous leur avez communiqué un goût exquis , une odeur délicieuse qu'elles n'auroient jamais eus sans vous ; qui attire vos vrais disciples , qui les entraîne , les fait courir après votre calice & votre croix , au point que la plus grande de leurs afflictions seroit de n'en avoir aucune. *Curremus in odorem unguentorum tuorum.*

Je dis , mes Freres , que pour un homme qui croit en Jésus-Christ , la plus grande de toutes les afflictions seroit de n'en avoir aucune. Quelque étrange que cette réflexion puisse vous paroître , vous serez forcés de convenir qu'elle n'a rien que de très-juste. Pour en sentir toute la vérité , supposez & représentez-vous un chrétien , qui n'ayant point de croix , & jettant les yeux sur celle de Jésus-Christ , raisonne sur lui-même suivant les principes de sa foi , & d'après les maximes de l'Evangile.

J'ai commis depuis ma jeunesse un grand nombre de fautes , que je ne saurois me dissimuler. En examinant les uns après les autres , les commandemens que Dieu m'a fait , je n'en trouve aucun sur lequel ma conscience ne me reproche quelque transgression ; & j'ajoute encore tous les jours de nouveaux péchés à ceux de ma vie passée. Dieu le fait , il a tout vu , il voit tout. Je fais moi-même à n'en pouvoir douter , qu'é-

tant la sainteté par essence, il doit avoir le péché souverainement en horreur. Et néanmoins, il ne m'a donné jusqu'ici aucune marque de sa colere. Pourquoi ne me punit-il pas comme il en punit tant d'autres qui sont moins coupables que moi ? Que signifie ce silence ? il dit & je l'ai mille fois entendu, *je châtie ceux que j'aime*. Vous ne m'aimez donc plus, ô mon Dieu, puisque vous ne me châtiez point ? vous m'avez donc renoncé pour votre enfant ? vous m'avez donc effacé du Livre de vie ? je n'ai donc plus à espérer, ni grace, ni miséricorde ? ma réprobation est donc consommée ? vous ne me punissez pas en ce monde, vous avez donc résolu de me punir éternellement dans les enfers ?

Il y a plus, mon cher Paroissien : quand même vous auriez toujours mené une vie régulière & innocente ; quand même votre conscience ne vous reprocherait rien, vous ne seriez pas pour cela justifié : parce que n'avoir point de croix est un signe de réprobation ; & il faudroit encore vous écrier à la vue de Jésus-Christ souffrant & crucifié : Je tremble, grand Dieu, je tremble ; & la crainte de vos jugemens me pénètre jusques dans la moëlle des os, quand je fais réflexion à la manière dont vous en usez avec moi. Eh ! pourquoi donc, Seigneur, n'ai-je point de part à vos humiliations, à vos douleurs, à vos souffrances ? Pour quelle

T v

raison éloignez-vous de moi le calice dans lequel vous faites boire vos élus ? pourquoi ne me mettez-vous pas dans le creuset de la tribulation , par lequel vous faites passer tous ceux qui vous sont agréables ? serois-je donc à vos yeux comme un de ces vases que l'on a mis au rebut ; comme une de ces pierres que l'ouvrier ne taille point & qu'il rejette , parce qu'il ne les trouve point propres à entrer dans la construction de son édifice ?

Ah ! Jésus , ne rejetez pas ainsi l'ouvrage de vos mains. Prenez le marteau , le ciseau des afflictions ; frappez , coupez , taillez cette pierre , & rendez-la digne d'être placée dans la céleste Jérusalem. Mon Sauveur , mon adorable Sauveur , faites-moi boire dans votre calice ; étendez-moi sur votre croix ; couronnez - moi de vos épines ; percez - moi de vos clous : afin qu'ayant ainsi dans ma personne , quelques traits de conformité avec la vôtre , je puisse espérer d'être du nombre de vos élus. Ainsi penseroit , ainsi parleroit , mes Freres , un Chrétien à qui Dieu n'auroit point encore envoyé des afflictions ; & il raisonneroit juste. Car enfin , les prédestinés sont ceux que Dieu a résolu de rendre conformes à l'image de Jésus-Christ son fils. Saint Paul l'a dit en termes formels , & c'est un article de foi. Or , pour être conforme à Jésus - Christ , il faut nécessairement des

afflictions. Sans cela , point de conformité avec ce divin modèle , & sans cette conformité , point de salut ; mais aussi quand on souffre avec lui & comme lui , on est assuré d'être glorifié avec lui. *Si compatimur & conglorificabimur*, dit l'Apôtre ; & voilà ce que j'appelle une consolation solide. Le chemin qui conduit au ciel , est celui que Jésus-Christ a tracé , par où il a passé lui-même , & par lequel tous les saints ont marché à sa suite ; le chemin des afflictions , nous n'en connoissons pas d'autre. Si la Providence ne me conduit point par ce chemin , ma vie est la vie d'un réprouvé. Mais lorsque j'y marche , je vois le paradis au bout ; & si je persévère jusqu'à la fin dans la patience , je suis assuré de mon salut. Voilà , mes Freres , encore une fois , ce qu'on peut appeler des consolations solides.

Qu'est-ce qui peut me rassurer contre les jugemens de Dieu ? sont-ce mes vertus & mes bonnes œuvres ? mes confessions , mes communions , mes jeûnes , mes prières ? Non : tout cela peut être fort bon ; mais tout cela peut être aussi fort mauvais. Ma propre volonté , mon amour propre s'y mêlent souvent & gâtent tout. Mais les afflictions que Dieu m'envoie , les croix dont il me charge ; voilà ce qui me rassure & me remplit de confiance. Lorsque la justice de Dieu est irritée à un certain point contre le pécheur , elle ne l'afflige plus , elle ne le

T vj

châtie plus, elle le laisse tranquille ; c'est un enfant abandonné à lui-même. Tout est perdu : *Exacerbavit Dominum peccator ; secundum multitudinem ira sua non quaret.* Mais il m'afflige, il me châtie : donc il m'aime ; donc il veut me pardonner ; donc il me pardonne : voilà ce qui me rassure & fait ma consolation.

Quand on veut arracher une vigne, on ne s'embarrasse plus de la tailler ; on ne la laboure plus ; on la laisse croître & s'étendre à sa volonté : mais quand on veut la conserver, on la taille, on la plie, on la redresse, on coupe tout ce qui est superflu. Les afflictions sont à notre ame ce que la serpe est à la vigne. Viennent-elles à manquer ? preuve que la main de Dieu se retire & nous abandonne.

Je demande à présent, mes Freres, où est notre foi, lorsque bien loin de nous réjouir dans les afflictions, nous ne les souffrons pas même avec patience ? Seigneur, retirez votre main de dessus moi, ôtez ce fouet, brûlez ces verges, ne me châtiez point ; délivrez-moi de cette croix, elle me fait horreur, elle m'est insupportable, je n'en veux point : quel langage ! Voilà pourtant ce que nous disons non-seulement de cœur, mais de bouche, par nos plaintes, par nos murmures, par notre conduite, par tous les efforts que nous faisons pour rejeter loin de nous les croix.

que Dieu nous présente & dont il nous charge.

Quelle sera donc à l'heure de la mort la position d'un chrétien qui n'ayant eu que de l'aversion pour les croix, se trouvera n'avoir aucune ressemblance avec Jésus-Christ crucifié ? on lui en présentera l'image ; mais cet image au lieu de lui inspirer la confiance, ne servira qu'à le remplir de confusion & à faire naître dans son esprit des pensées de désespoir. Ne vous semble-t-il pas, mes Freres, entendre une voix terrible sortir de la bouche du Crucifix : Misérable chrétien, quelle ressemblance y a-t-il entre vous & moi ? voilà mes épines, voilà mes clous, voilà mes plaies, voilà mes souffrances. Où sont les vôtres ? Je vous ai envoyé des croix, mais vous les avez rejetées, elles n'ont servi qu'à m'attirer des murmures de votre part. Vous avez souffert sans résignation, sans amour, & par conséquent sans mérite ; allez, il n'y a rien de commun entre vos afflictions & les miennes, vous n'avez rien qui me ressemble, & je ne vous connois point.

Heureux donc alors, & mille fois heureux le chrétien qui pendant sa vie aura *porté dans son corps & dans son cœur la mortification de Jésus-Christ*. Quelle joie ! quelle consolation à la vue de ce Dieu crucifié ! Seigneur, voilà vos plaies, & voici

les miennes ; voilà vos humiliations , & voici les miennes ; voilà vos souffrances , & voici les miennes ; voilà votre croix enfin & voici les miennes ; voilà celles de ma jeunesse , voilà celles d'un âge plus avancé ; voici les croix de ma vieillesse , je ne m'en suis jamais plaint , je les ai toujours reçues & embrassées en vous rendant mille actions de grâces ; permettez-moi donc de vous dire aujourd'hui ce que vous disiez autrefois de vos Apôtres : *Infer digitum tuum hûc & vide manus meas & pedes meos*. Approchez, Seigneur , approchez votre main divine , & touchez les plaies que vous m'avez faites ; voyez ce que j'ai souffert pour l'amour de vous , dans mes biens , dans ma santé , dans mon honneur , & par tous les endroits les plus sensibles : voyez , touchez & soyez fidèle à vos promesses , la voix de mes iniquités s'élève & crie contre moi ; mais la voix de mes souffrances unies aux vôtres crie encore plus fort , & vous demande miséricorde.

Mes chers Paroissiens , qu'en pensez-vous ? sont-ce des fables que je vous conte ou des vérités que je vous préche ? Si ce sont des fables , il faut donc brûler l'Evangile ; mais si ce sont des vérités & comme autant d'articles de notre foi , les afflictions de cette vie n'ont rien qui ne doive les faire désirer , bien loin de les faire craindre ; il faudroit donc les appeller si elles ne ve-

noient point : jugez de là quel est notre aveuglement , lorsque nous regardons le remède où Dieu nous les envoie , comme le plus malheureux de notre vie.

- Je ne suis donc plus étonné , ô mon Dieu, de voir vos Apôtres & tous vos vrais disciples , courir après les souffrances & se réjouir dans le sein des tribulations : ils y voyoient les verges d'un père qui châtie ses enfans avec d'autant plus de sévérité qu'il les aime davantage : ils y voyoient , ô Jésus, vos épines , vos douleurs , votre croix , & ils s'estimoient bienheureux d'avoir quelque part à votre calice : ils y voyoient le chemin du ciel , les signes consolans de leur prédestination , le gage certain de cette vie éternellement heureuse que vous avez préparé à vos élus. Ouvrez donc mes yeux , Seigneur , afin que je voie moi-même , & que je découvre dans les afflictions les biens inestimables qu'elles renferment , les douceurs , la joie , les consolations ineffables dont elles sont la source. Hélas ! que je les aime ou que je les haïsse , que je les embrasse ou que je les rejette , je n'en souffrirai pas moins ; elles sont inséparables de la condition humaine , elles me suivront par-tout , & tant que je ne les recevrai pas avec soumission , avec patience , avec amour , je souffrirai comme les réprouvés : au lieu d'être attaché à la croix avec vous , ô mon Sauveur , j'y serai attaché avec ce mauvais

448 LE III. DIM. APRÈS PAQUES.

larron qui vomissoit contre vous des im-
précations & des blasphêmes. Ah ! pré-
servez - moi d'un malheur aussi terrible ,
faites que je souffre non-seulement avec
résignation , mais avec joie ; que j'aile au-
devant des afflictions , bien loin de les fuir.
Chargez-moi de votre croix , quelque pe-
sante qu'elle me paroisse , elle sera toujours
légère en comparaison de ce que j'ai mé-
rité ; légère en comparaison des peines de
l'autre vie , légère en comparaison du poids
immense de gloire que vous destinez à ceux
qui souffrent pour vous , avec vous & en
vous. Ce sont-là , mes chers Paroissiens ,
les souffrances , les croix & la gloire que
je vous souhaite. Au nom du Pere , &c.

